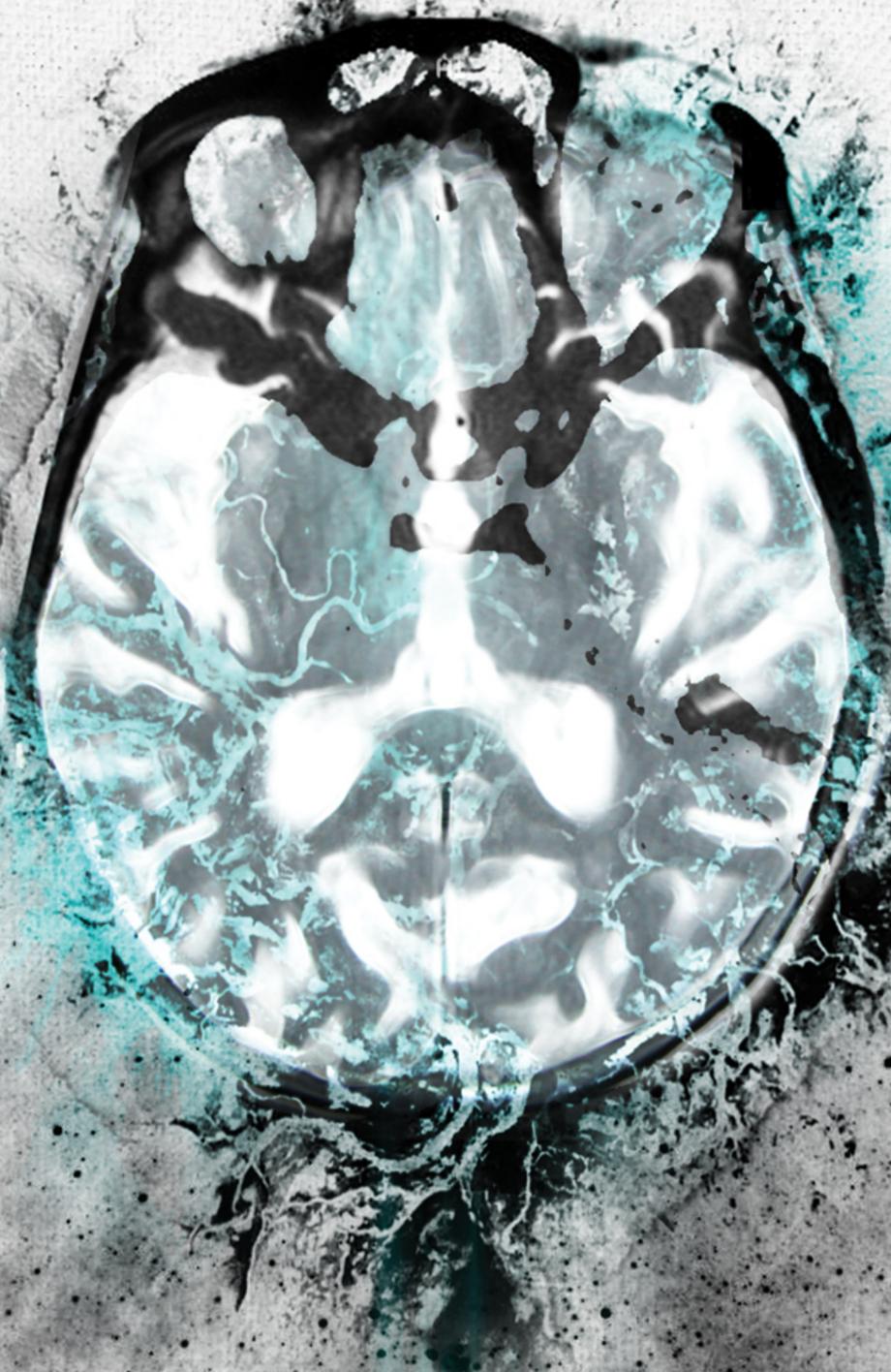


NANCY
KRESS

LE NEXUS
DU DOCTEUR ERDMANN



VERSION NUMÉRIQUE

UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal

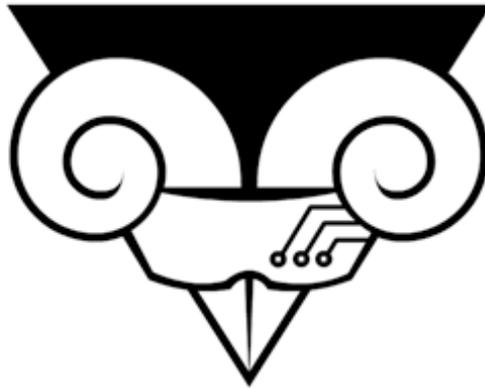
Le Nexus du Docteur Erdmann

Nancy Kress



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

ISBN : 978-2-84344-750-1

Titre original : *The Erdmann Nexus*

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais (USA) par Alise Ponsero & Erwann Perchoc

Parution : janvier 2016.

Version : 1.0.0 — 08/12/2015

© 2008, Nancy Kress

© 2016, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © Aurélien Police.

Le Nexus du Docteur Erdmann

« Les fautes surnagent comme la paille ;
celui qui veut les perles doit plonger au fond. »¹

John Dryden

¹ *Tout pour l'amour*, John Dryden, 1677, traduction issue de *Correspondance inédite de Grimm et de Diderot*, Paris, H. Fournier, Libraire, 1829.

LE VAISSEAU, que Henry Erdmann n'aurait jamais identifié comme tel, se mouvait entre les étoiles, progressant selon un motif ordonné d'occurrences dans le flux du vide. Plusieurs années-lumière cubes d'espace alentour, des particules subatomiques apparaissaient, existaient et disparaissaient en quelques nanosecondes. Des transitions de flop déchiraient l'espace et le reconfiguraient à mesure que la nef avançait. Si Henry s'était trouvé à proximité, dans le froid de l'espace profond, les sursauts de radiations, intenses, à la fois réguliers et complexes, l'auraient tué bien avant qu'il n'ait eu le temps d'en apprécier la chatoyante beauté.

Soudain, le vaisseau stoppa.

Les sursauts de radiations s'accrurent, gagnèrent en complexité. Puis le vaisseau changea de direction de façon abrupte. Il accéléra, déformant temps et espace dans sa course tout en soignant les altérations dans son sillage. L'urgence le saisissait.

Très loin, quelque chose luttait pour naître.

1.

DANS SA PETITE CHAMBRE, face à son miroir, Henry Erdmann s'efforçait de nouer sa cravate tout en maintenant sa prise sur son déambulateur ; entreprise hasardeuse vouée à l'échec. Il tira sur le nœud d'un coup sec et recommença. Carrie serait bientôt là.

Henry portait toujours une cravate à l'université. Que les étudiants — y compris les diplômés ! — assistent aux cours en jeans troués, t-shirts obscènes et les cheveux pareils à un nid de rats — filles incluses —, cela tenait à la nature estudiantine intrinsèque. À l'inverse de beaucoup à Saint Sebastian, Henry ne voyait aucune marque d'irrespect dans ces tenues négligées. Parfois, il s'en amusait même un peu tristement. Est-ce que ces physiciens en devenir, intelligents, souvent déterminés, se rendaient compte à quel point leur beauté était éphémère ? Pourquoi s'échinaient-ils à paraître repoussants alors que cela deviendrait bientôt leur unique choix ?

Henry parvint enfin à un nœud satisfaisant. Pas parfait — opération difficile avec une seule main —, mais pas mal, même pour un boulot gouvernemental. Quand lui et ses collègues officiaient pour le gouvernement, la perfection, c'était le minimum. C'était comme ça avec les bombes atomiques. Henry entendait toujours la voix d'Oppie déclarant que les plans d'Ivy Mike étaient « techniquement adorables ». Bien sûr, c'était avant tout le...

Un coup à la porte et la voix jeune et fraîche de Carrie retentit. « Docteur Erdmann, vous êtes prêt ? »

Elle le traitait toujours avec respect, l'appelant par son titre. Pas comme certaines infirmières ou aides-soignantes. « Comment allons-nous

aujourd'hui, Hank ? » avait demandé la veille la blonde obèse, avant de rire de sa réponse : « Je ne vous connais pas, madame, mais je vais bien, merci. » Henry l'imaginait en train de parler à l'une de ses affreuses collègues : *Les personnes âgées sont tellement formelles, c'est mignon tout plein !* Personne ne l'avait jamais appelé Hank de toute sa vie.

« J'arrive, Carrie. »

Il posa ses deux mains sur le déambulateur et trottina bruyamment — clonc, clonc, clonc —, même sur le sol moquetté. Les copies corrigées se trouvaient sur la table près de la porte. Il avait donné à ses étudiants des problèmes ardues cette semaine, et seul Haldane était parvenu à tous les résoudre. Haldane était prometteur. Un esprit inventif mais rigoureux. Il aurait fait l'affaire en 52, sur le projet Ivy, lors du développement de la bombe H à étages de type « Teller-Ulam ».

Au milieu du salon de son petit appartement de la résidence médicalisée, quelque chose survint dans l'esprit d'Henry.

Il s'arrêta, stupéfait. On aurait dit un *contact* timide, un doigt spectral dans son cerveau. La peur fit aussitôt place à la surprise. Une attaque ? À quatre-vingt-dix ans, ce n'était pas impossible. Pourtant, il se sentait en forme, mieux que les derniers jours. Pas une attaque, non. Alors quoi ?

« Docteur Erdmann ? »

– Je suis là. » Il claudiqua jusqu'à la porte et l'ouvrit. Carrie portait un pull rouge cerise, une feuille morte couleur de cuivre sur son chapeau et des lunettes de soleil. Un joli brin de fille — cheveux de bronze, peau claire et couleurs vives. Dehors, il bruinait. Henry tendit la main et ôta les lunettes d'un geste doux. L'œil gauche de la jeune femme était gonflé et décoloré, pupille et iris invisibles sous la chair outragée.

« Le salaud », dit Henry.



Tiens, Henry et Carrie traversent le hall en direction des ascenseurs, songea Evelyn Krenchnoted. Elle agita la main à leur intention depuis son fauteuil, sa porte grande ouverte, comme toujours, mais ils parlaient et ne la remarquèrent pas. Comme elle tendait l'oreille, le son de leurs paroles fut couvert par un nouvel avion ; ces enquiquants plans de vol les faisaient passer bien trop près de Saint Sebastian ! Sauf que sans eux, Evelyn n'aurait jamais eu les moyens de se loger ici. Toujours voir le bon côté des choses...

On était mardi après-midi, et Carrie amenait sans doute Henry à l'université. La manière dont le vieil homme se gardait affairé était merveilleuse. Pour sûr, impossible de deviner son âge véritable : il n'avait même pas perdu ses cheveux ! Sa veste ne semblait toutefois pas imperméable et trop légère pour un mois de septembre. Il pourrait attraper froid. Evelyn en toucherait un mot à Carrie. D'ailleurs, pourquoi portait-elle des lunettes de soleil par ce temps de pluie ?

Oups... Si elle ne commençait pas à passer ses coups de fil, elle allait se mettre en retard. Des gens dépendaient d'elle, après tout ! Elle composa le premier numéro, entendit la sonnerie à l'étage d'en-dessous. « Bob ? C'est Evelyn. Dis-moi, mon chou, comment est ta pression sanguine aujourd'hui ?

– Ça va, répondit Bob Donovan.

– Tu es sûr ? Tu sembles un peu grincheux, mon chou.

– Je vais bien. Juste *occupé*.

– Oh, c'est parfait ! Avec quoi ?

– Juste occupé.

– C'est toujours bon de se tenir occupé. Tu seras aux Affaires Courantes ce soir ?

– Sais pas.

– Tu devrais. Vraiment. La stimulation intellectuelle est primordiale pour les gens de nos âges.

– Je dois y aller, grommela Bob.

– Bien sûr. Comment va ta petite-fille avec... »

Il raccrocha. *Vraiment très grincheux*. Peut-être souffrait-il de problèmes de transit. Evelyn lui recommanderait un lavement.

Son appel suivant s'avéra plus concluant. Gina Martinelli était, comme toujours, ravie des attentions d'Evelyn, informant minutieusement cette dernière de l'état de son arthrite, sa goutte, son diabète, le problème de poids de son fils, la fausse-couche de la belle-fille de la femme de son autre fils, le tout entrecoupé de citations bibliques (« Mais fais usage d'un peu de vin, à cause de ton estomac », première épître à Timothée). Elle répondit à toutes les questions, nota toutes les recommandations, puis...

« Evelyn ? demanda Gina. Tu es toujours là ?

– Oui, je... »

Evelyn se tut, un événement tellement choquant que Gina prononça dans un souffle : « Sonne l'infirmière !

– Non, non, je vais bien. Je... je me suis souvenu de quelque chose l'espace d'un instant.

– Quoi ? »

Evelyn l'ignorait. Ce n'était pas un souvenir ; plus exactement, c'était... *quoi* ? Un sentiment, une vague sensation, mais forte, d'une certaine manière, de... *quelque chose*.

« Evelyn ?

– Je suis là !

– Le Seigneur décide quand il doit nous rappeler, et je pense que ce n'est pas encore ton jour. Tu sais pour Anna Chernov ? La célèbre danseuse de ballet du troisième. Elle est tombée la nuit dernière et s'est cassé la jambe ; ils l'ont mise à l'infirmierie.

– Non !

– La pauvre... Ils disent que c'est temporaire, jusqu'à ce qu'ils l'aient stabilisée, mais tu sais ce que ça signifie. »

Evelyn savait. Comme tous. D'abord l'infirmier, puis le sixième étage, où l'on n'avait même plus d'appartement à soi, puis les soins palliatifs aux septième et huitième... Mieux valait partir vite et proprement, comme Jed Fuller le mois dernier... Allons, elle n'allait pas broyer du noir. Garder une attitude positive était essentiel !

« J'ai entendu dire qu'Anna s'en sort bien, poursuivait Gina. Le Seigneur ne donne jamais plus qu'on ne peut supporter. »

Une affirmation dont Evelyn doutait, mais débattre avec Gina ne servait à rien : elle était convaincue d'avoir Dieu comme confident.

« Je vais lui rendre visite avant l'atelier des Tapineuses du Tricot. Je suis certaine qu'elle veut de la compagnie. Pauvre fille. Ces danseuses, elles maltraitent leur corps pendant des années, alors pourquoi s'étonner ?

– Je sais ! » Le voix de Gina trahissait une pointe de satisfaction. « Elles paient un affreux tribut pour leur beauté. Tout ça est un peu vain, à vrai dire.

– Tu as entendu parler du collier qu'elle garde dans le coffre-fort de Saint Sebastian ?

– Quel collier ?

– Il est fabuleux ! D'après Doris Dziwalski, c'est le tsar qui l'a donné à une célèbre danseuse russe avant qu'elle ne l'offre à Anna.

– Quel tsar ?

– *Le* tsar ! Tu sais bien, celui de Russie. D'après Doris, ce collier vaut une fortune, raison pour laquelle il est enfermé dans le coffre-fort. Anna ne le porte jamais.

– Vanité. Elle n'aime probablement pas le contraste avec son cou ridé.

– Doris dit qu'Anna est déprimée.

– Non, c'est de la vanité. Ecoute, j'ai regardé et vu qu'il était...

– Je vais lui recommander l'acupuncture, l'interrompt Evelyn. C'est remarquable contre la dépression. »

Mais avant tout, il lui fallait appeler Erin et la mettre au courant.



Erin Bass laissa le téléphone sonner. C'était sûrement cette casse-pied d'Evelyn Krenchnoted, jubilant à l'idée de s'enquérir de sa pression sanguine, son cholestérol ou l'état de ses îlots de Langerhans. Bien sûr, Evelyn n'était pas méchante, et Erin aurait sans doute dû se montrer plus charitable et décrocher. Mais à quoi bon ? À quoi bon faire des efforts sous le simple prétexte qu'on est vieux ?

Elle retourna à son livre, *Le Fond du problème* de Graham Greene. Si le désespoir blasé affiché par l'auteur l'agaçait, Greene n'en restait pas moins un formidable romancier injustement sous-estimé à l'heure actuelle.

« *Le paquebot entra en rade un samedi soir : de la fenêtre de leur chambre, ils purent voir sa longue forme grise franchir les chaînes du port, derrière les palmiers...* »

Il se passait quelque chose.

« ... *grise franchir les chaînes du port, derrière...* »²

Erin ne se trouvait plus à Saint Sebastian. Elle était... nulle part, elle s'élevait au-dessus de tout, elle était au-delà de...

Fini. Elle était de nouveau assise dans son petit appartement, ignorant le livre qui glissait de ses genoux.



Anna Chernov dansait. Elle, Paul et deux autres couples se tenaient sur la scène, sous les projecteurs. Balanchine en personne se trouvait dans les coulisses, et même si Anna savait qu'il attendait le solo de Suzanne, sa présence l'inspirait. La musique commença. *Promenade en couronne, attitude, arabesque effacée*³ puis le saut, les bras de Paul la soulevant. Projetée hors d'elle-même, elle plana bientôt au-dessus des planches, des têtes du corps de ballet — y compris de Suzanne Farrell —, traversa le toit du New York State Theater jusqu'au ciel étoilé, se déployant en un *port de bras* assez large pour embrasser les cieux scintillants, volant dans le meilleur *jeté* de l'univers jusqu'à...



« Elle sourit », dit Bob Donovan avant même de savoir qu'il allait parler. Il baissa les yeux sur Anna endormie, belle jusqu'à l'irréel, n'était sa jambe prise dans ce gros plâtre vilain. Il se sentait idiot — *mais quoi, bordel* —, avec ses trois roses jaunes à la main.

« Les analgésiques font parfois ça, expliqua l'infirmière. Je crains que vous ne puissiez rester, monsieur Donovan. »

Il lui jeta un regard noir. Pour la forme. Cette infirmière-là n'était pas méchante. Pas comme certaines. Peut-être parce qu'elle n'était pas née non plus de la dernière pluie. *Encore quelques années, frangine, et tu seras avec nous.*

« Donnez-lui ça, d'accord ? »

Bob tendit le bouquet à l'infirmière, qui acquiesça. Puis il quitta les lieux et leur relent médicamenteux — cette odeur l'insupportait — pour

² Traduction de Marcelle Sibon, © Robert Laffont 1949.

³ Toutes les expressions en italique liées à la danse sont en français dans le texte.

gagner l'ascenseur. Bon Dieu, quel vieil imbécile il faisait. D'après cette grosse fouine d'Evelyn Krenchnoted, Anna Chernov avait été danseuse dans quelque endroit huppé de New York, l'Abraham Center ou un truc dans le genre. Elle avait été célèbre. Evelyn se trompait peut-être, mais quelle importance. Dès l'instant où ses yeux s'étaient posés sur Anna Chernov, Bob avait voulu lui offrir des cadeaux. Fleurs. Bijoux. Tout ce qu'elle désirait, tout ce qu'il possédait. Etre aussi stupide, aussi cramé du bulbe à son âge ? Pas croyable !

Il descendit au rez-de-chaussée, marcha d'un pas aussi raide que furieux à travers le hall d'entrée jusqu'à la porte latérale, vers le « jardin du souvenir » — un nom idiot, *new-age* à souhait. Bob voulait cogner, il voulait crier...

L'énergie le traversa, de la base de sa colonne vertébrale jusqu'à son cerveau, douce mais précise, comme s'il s'était pris un coup de jus avec un grille-pain détraqué. Puis plus rien.

Bordel, c'était quoi, ça ? Comment se sentait-il ? S'il venait à tomber, comme Anna...

Tout allait bien. Ses os n'avaient rien de comparable à la délicate ossature d'Anna. Quoi que ce fût, c'était passé. Un de ces trucs de vieux.



À l'étage des soins palliatifs de Saint Sebastian, une femme n'ayant plus qu'une poignée de jours à vivre marmonnait dans son long et ultime demi-sommeil. Une intraveineuse de morphine facilitait le passage. Personne n'écoutait plus ses marmottages insensés depuis des années. Un instant, elle se tut et écarquilla des yeux, à nouveau vifs sur ce visage autrefois joli. Un instant seulement. Puis elle ferma les paupières et reprit ses grommellements ineptes.



Sur un marché de Tijuana, un vieil homme encore vert était assis derrière l'étal de son fils proposant à bas prix des sarapes aux *touristos* bavards. Il tendit soudain le visage vers le soleil. Sa bouche, où luisaient encore toutes ses dents, forma un large « O ».



À Bombay, une veuve vêtue de blanc regardait les rues grouillant de monde par la fenêtre. Son visage se fit soudain aussi pâle que son sari.



À Chengdu, dans la salle de méditation au sol lisse du vieux monastère Wenshu, un moine sur son coussin brisa le silence sacré d'un rire choqué, étonné.

2.

ASSISE DANS LE FOND de la salle de classe du Dr Erdmann, Carrie Vesey avait des envies de meurtre.

Pas qu'elle en commette jamais un, bien sûr. Tuer, c'était mal. S'emparer d'une vie l'emplissait d'une horreur à peine...

Les graines de ricin sont un poison mortel.

... dépassée par la vision quotidienne de personnes âgées s'accrochant à la vie. Elle savait aussi...

Son demi-frère lui avait montré un jour comment desserrer les freins d'une voiture.

... qu'elle n'était pas du genre à résoudre les problèmes de manière aussi drastique. De toute façon, son...

Les jurés acquittent souvent les femmes battues.

... avocat affirmait que des traces écrites, comme des ordonnances de non-communication ou des rapports d'urgence, étaient de loin le meilleur moyen de...

Si un type s'évanouit après une douzaine de bières, il ne sentira jamais une balle tirée de son arme de service.

... mettre légalement Jim derrière les barreaux. Cela « résoudrait le problème », d'après les propres mots de son avocat, comme si un œil tuméfié, un bras cassé et des menaces constantes qui la terrorisaient, y compris quand Jim ne se trouvait pas dans la même ville qu'elle, constituaient des « problèmes » théoriques pareils à ceux que le Dr Erdmann soumettait à ses étudiants.

Assis sur son bureau, face aux élèves, ce dernier parlait d'un truc appelé « condensat de Bose-Einstein ». Carrie ignorait de quoi il s'agissait et s'en fichait bien. Elle aimait juste être là, tranquille, au fond de la classe. Les étudiants en physique, neuf garçons et deux filles, ne s'intéressaient pas le moins du monde à sa présence, à son œil au beurre noir ou à sa prétendue beauté. Le Dr Erdmann focalisait l'essentiel de leur attention de geeks, chose incroyablement reposante. Carrie essayait — sans succès, elle le savait — de dissimuler ses attraits. Son apparence ne lui avait toujours valu que des ennuis : Gary, Eric, Jim. Elle portait dorénavant des survêtements, évitait tout maquillage et fourrait ses cheveux couleur or 24 carats sous un chapeau informe. Si elle avait été aussi intelligente que ces étudiants, peut-être aurait-elle su choisir différemment ses petits amis ? Sauf que ce n'était pas le cas. Ainsi la salle de classe du Dr Erdmann lui tenait-elle lieu de refuge. Plus encore que Saint Sebastian, où Jim avait pris soin de son œil...

Carrie supposait qu'il était arrivé par la porte de livraison ; il l'avait coincée dans la réserve de linges avant de s'éclipser après son coup de poing. Elle avait appelé son avocat, qui lui avait rétorqué, exaspéré, qu'il ne pouvait rien faire faute de témoins et parce que l'hospice possédait une « sécurité ». Ce serait sa parole contre celle de Jim. Il lui faudrait *prouver* que l'ordonnance de non-communication avait été violée.

Le Dr Erdmann parlait de « preuves », lui aussi : une quelconque preuve mathématique. Au lycée, Carrie se débrouillait plutôt bien en maths. À en croire le vieil homme, elle n'avait étudié que « l'arithmétique », pas les « mathématiques ».

« Pourquoi n'es-tu jamais allée à l'université ? avait-il demandé.

– Manque d'argent », avait-elle répondu d'un ton sous-tendant que mieux valait éviter de creuser la question. Évoquer son père, son alcoolisme, les dettes, les demi-frères abusifs, était au-dessus de ses forces ; le Dr Erdmann n'avait pas insisté. Un homme sensible.

Observant sa silhouette haute et voûtée perchée sur le bureau, le déambulateur à portée de main, Carrie se laisser aller à rêver que le Dr Erdmann — Henry — soit âgé de cinquante ans de moins. Quarante contre vingt-huit, ça irait. Elle avait trouvé sur l'internet une photo de lui à cet âge, lorsqu'il travaillait dans un endroit appelé le Lawrence Radiation Laboratory. Un homme bien mis aux cheveux noirs, souriant face à l'objectif en compagnie de sa femme, Ida. Celle-ci n'était pas aussi belle que Carrie. Mais elle avait fait des études. De telle sorte que même si Carrie était née à l'époque, elle n'aurait eu aucune chance. Comme d'hab.

« ... des questions ? » concluait Erdmann.

Comme toujours, les étudiants crièrent pour se faire entendre sans lever la main, s'interrompant les uns les autres. Mais quand leur professeur prit la parole, ils se turent aussitôt. L'un d'eux écrivit des équations au tableau. Erdmann tourna sa frêle silhouette pour les

examiner. La discussion dura longtemps, presque autant que le cours. Carrie s'assoupit.

Elle s'éveilla quand le vieil homme, appuyé sur son déambulateur, lui toucha gentiment l'épaule en prononçant son nom.

« Oh ! Oh, je suis désolée.

– Mais non. Nous t'avons fait mourir d'ennui, ma pauvre.

– Non ! J'ai adoré. »

Erdmann fronça les sourcils et Carrie se sentit envahie par la honte ; il était convaincu qu'elle proférait un mensonge poli, ce pour quoi il n'éprouvait que mépris. Sauf qu'elle adorait *vraiment* être là.

Dehors, la nuit était tombée. La pluie automnale avait cessé, et la terre obscure dégageait cette mystérieuse et fertile odeur de feuilles humides. Carrie aida Erdmann à entrer dans sa vieille Toyota avant de se glisser derrière le volant. Alors qu'ils se dirigeaient vers Saint Sebastian, elle constata l'épuisement du professeur. Ses étudiants lui en demandaient trop ! C'était bien assez qu'il donne un cours hebdomadaire à une classe de prépa, partageant son savoir sans compter, sans que ses élèves réclament en plus qu'il...

« Docteur Erdmann ? »

Un instant terrible et interminable, Carrie crut qu'il était mort. Sa tête retombait sur le siège, mais il ne dormait pas : ses yeux étaient révoltés. Elle braqua à droite et se gara en hâte contre le trottoir. Le professeur respirait toujours.

« Docteur Erdmann ? *Henry* ? »

Rien. Carrie fouilla son sac à main en quête de son mobile. Puis elle se souvint : presser le bouton d'alarme serait plus rapide. Elle ouvrit le veston du vieil homme en vain ; pas de bouton. Étouffant un sanglot, elle fouilla son sac de plus belle.

« Carrie ? »

La jeune femme heurta le plafonnier. Le vieil homme s'était redressé, silhouette indistincte. Son visage, pareil à un paysage fissuré, était pâle et hébété, ses pupilles dilatées.

« Que s'est-il passé ? Dites-moi... » Elle tâcha de garder un ton égal, d'observer le moindre détail, car il serait important de faire un rapport aussi complet que possible au Dr Jamison. Elle se rendit compte que sa main agrippait le veston du professeur. Ce dernier couvrit ses doigts des siens.

« Je... ne sais pas, fit-il d'une voix sidérée. J'étais... ailleurs ?

– Une attaque ? »

Tous craignaient cela. Pas la mort, mais l'incapacité, l'état d'extrême faiblesse. Et le Dr Erdmann et son esprit vif...

« Non, répondit-il avec détermination. Autre chose. Tu as déjà appelé les urgences ? »

Le téléphone reposait, inerte, dans la main de la jeune femme. « Pas encore, je n'ai pas eu le temps...

– Alors ne le fais pas. Ramène-moi.

– D'accord, mais vous voyez un docteur dès que nous arrivons. »

En dépit de tout le reste, son ton ferme lui sembla convaincant.

« Il est dix-neuf heures trente. Ils sont tous rentrés chez eux. »

Pas tous. Dès que Carrie pénétra dans le hall, elle vit un homme en blouse blanche patientant près des ascenseurs. « Attendez ! » s'exclama-t-elle, assez fort pour que plusieurs personnes tournent la tête — des visiteurs du soir, des patients, et une infirmière inconnue de la jeune femme. Carrie ne connaissait pas davantage l'homme qu'elle interpellait, mais elle se précipita vers lui, laissant Erdmann à l'entrée du hall appuyé sur son déambulateur.

« Vous êtes médecin ? Je m'appelle Carrie Vesey et je ramenait le Dr Erdmann — c'est un patient, Henry Erdmann, pas un médecin — quand il a eu une sorte d'attaque, il semble en forme maintenant mais quelqu'un doit l'examiner, il dit...

– Je ne suis pas médecin », répondit l'homme, et elle le dévisagea avec désarroi. « Je suis chercheur en neurosciences.

– À cette heure, reprit Carrie, on n'aura pas mieux que vous ! S'il vous plaît, examinez-le ! »

Elle tourna les talons, étonnée de sa propre audace, constatant non sans satisfaction que l'inconnu lui emboîtait le pas comme elle retournait vers le vieil homme. Ce dernier pestait, détestant ce genre de tracas, mais le neurologue ignora ses récriminations.

« Docteur Erdmann ? Je m'appelle Jake DiBella, dit-il avec amabilité. Voulez-vous bien me suivre, monsieur ? »

Il prit la direction d'un couloir latéral sans attendre de réponse ; Carrie et Erdmann le suivirent comme le ferait n'importe qui, mais des gens continuaient à les observer. *Circulez, y a rien à voir...* Pourquoi restaient-ils ainsi à épier ? Pourquoi se comportaient-ils tous comme des goules ?

Ce n'était pas le cas, naturellement. Mais Carrie n'avait d'autre choix que de laisser s'exprimer sa propre peur.

Tu accordes trop facilement ta confiance, lui avait dit le Dr Erdmann la semaine passée.

Le vieil homme s'assit avec lourdeur sur l'une des trois chaises pliantes en métal d'une petite pièce au premier étage. Outre les sièges, une vilaine commode grise et un bureau métallique à l'avenant constituaient l'ensemble du mobilier de la salle. Sensible aux intérieurs soignés, Carrie ne put retenir un pincement de lèvres, ce que remarqua DiBella.

« Je ne suis là que depuis quelques jours, s'excusa-t-il. Pas encore eu le temps de m'installer correctement. Docteur Erdmann, pouvez-vous me dire ce qu'il y a eu ?

– Rien. » Il arborait son regard hautain. « Je me suis assoupi un instant et Carrie s'est alarmée. Vraiment, rien qui justifie ce tapage.

– Vous vous êtes assoupi.

– Oui.

– D'accord. Cela vous est-il déjà arrivé ? »

Est-ce que le Dr Erdmann avait hésité, même un instant ?

« Oui, à l'occasion. J'ai tout de même quatre-vingt-dix ans. »

DiBella hocha la tête, apparemment satisfait. Il s'adressa à Carrie :
« Et pour vous ? Ça s'est produit en même temps que le Dr Erdmann s'endormait ? »

Son œil... Voilà ce que les gens regardaient dans le hall. Son inquiétude pour le vieil homme avait éclipsé son cocard, mais ce dernier se mit à pulser de douleur. Elle se sentit rougir.

« Non, pas en même temps, répondit Erdmann. Ce n'était pas un accident de voiture, si c'est ce que vous suggérez. Pas de rapport avec l'œil de Carrie.

– Je suis tombée », dit-elle tout en sachant que personne ne la croyait. Elle releva la tête.

« Entendu, concéda DiBella. Mais tant que vous êtes là, j'aimerais bénéficier de votre concours. Le vôtre, et celui de tout autre volontaire à qui je pourrais faire appel à Saint Sebastian. Je suis ici grâce à une bourse de la fondation Gates, en tandem avec l'université Johns Hopkins, afin de cartographier les changements dans l'électrochimie du cerveau lors de l'excitation cérébrale. Je demande aux volontaires de donner un peu de leur temps pour passer des scanners cérébraux, indolores, pendant qu'ils regardent diverses images et vidéos. Votre participation serait d'une grande aide pour la science... »

Malgré le mot magique « science », Carrie réalisa que Erdmann s'apprêtait à refuser. Toutefois, ce dernier hasarda : « Quel type de scanners cérébraux ?

– Asher-Peyton et IRM fonctionnelle.

– D'accord. J'y participerai. »

Carrie cilla. Voilà qui ne ressemblait guère au Dr Erdmann, lui qui considérait pour seules « vraies » sciences la physique et l'astronomie, reléguant le reste au rang de rejetons illégitimes, et ce dans le meilleur des cas. Le Dr DiBella semblait décidé à ne pas laisser s'enfuir son cobaye.

« Excellent ! s'exclama-t-il vivement. Demain matin, onze heures, labo 6B. Mademoiselle Vesey, vous pourrez l'amener ? Vous êtes une proche du docteur ?

– Non, je suis aide-soignante ici. Appelez-moi Carrie. Mais vous pouvez compter sur moi. »

Le mercredi, elle ne s'occupait pas d'Erdmann, mais elle demanderait à Marie de changer les emplois du temps.

« Très bien. Quant à moi, c'est Jake. »

Il lui sourit, et quelque chose bascula dans la poitrine de la jeune femme. DiBella n'était pas seulement séduisant, avec ses cheveux noirs, ses yeux gris et sa solide carrure ; il possédait aussi cette confiance toute masculine, une certaine manière d'être... et rien à l'annulaire. *Idiote*. Son sourire n'était pas spécialement chaleureux, juste professionnel. Allait-elle

toujours considérer chaque homme qu'elle croisait comme un parti potentiel ? Manquait-elle à ce point d'affection ?

Sans doute. Mais ce gars-là n'était pas intéressé. Et de toute façon, c'était un chercheur cultivé, éduqué, et elle, elle n'était rien d'autre qu'une smicarde. Quelle idiote, *vraiment*.

Elle raccompagna le Dr Erdmann à son appartement et lui souhaita bonne nuit. Le vieil homme semblait distant, préoccupé. Alors que l'ascenseur la ramenait au rez-de-chaussée, une vague de mélancolie la traversa. Ce qu'elle aurait voulu, c'était rester chez le Dr Erdmann, regarder la télé et s'endormir sur le canapé, se réveiller et préparer son café, avoir quelqu'un à qui parler. Pas retourner dans son appartement minable lourdement sécurisé contre Jim, mais pas assez pour se sentir en paix. Elle aurait préféré rester là, oui, dans cet hospice. Une envie qui la faisait hésiter quant aux conclusions à en tirer sur l'état actuel de sa propre vie de manière générale, entre tristesse et perversion...

Mais qu'était-il arrivé au Dr Erdmann sur le chemin du retour ?

[Le Dernier Château et autres crimes](#)

Roland C. WAGNER

[L.G.M.](#)

Ian WATSON

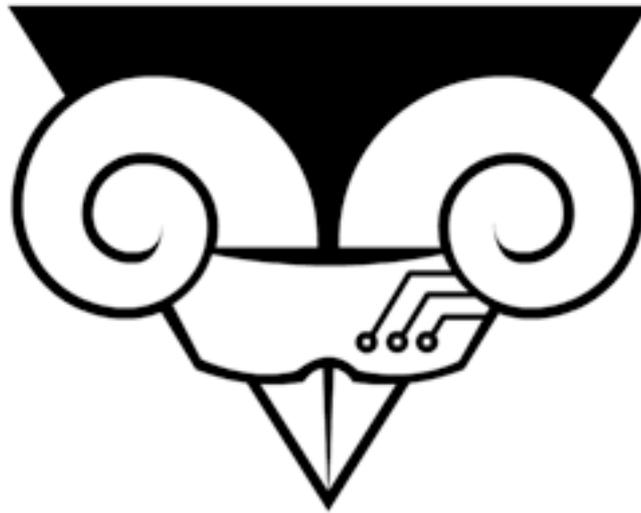
[L'Enchâssement](#)

Robert Charles WILSON

[Les Perséides](#)

Joëlle WINTREBERT

[La Créode et autres récits futurs](#)



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBelial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBelial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.